

Ce fut une soirée de fête à Kalaupapa, mais nous songions déjà à notre départ du lendemain matin. Nous avions choisi un autre sentier pour gravir le Pali : il n'en existe que deux dont l'un est encore plus effrayant que l'autre. Ainsi qu'il est ordinaire en ce cas, on nous assura que la montée serait facile, qu'on pouvait l'accomplir en cinquante minutes et sans grande fatigue. Nous commencâmes l'ascension assez gaiement. Le sentier bordait une jolie courbe de la côte et conduisait plus haut à un plateau boisé d'où la vue était charmante et l'air délicieux. Puis nous traversâmes un bocage ; plus loin, le sentier était ombragé par intervalles et les broussailles nous servaient de parapet pendant que nous contournions les bords du rocher.

Ensuite nous arrivâmes à des montées escarpées, des roches surchauffées au soleil. Nos cœurs défaillirent,—le mien du moins. Il y avait un terrible endroit à escalader, un roc semblable à un mur presque perpendiculaire. Il s'effondrait à chaque pas ; nous nous y cramponnions comme des chats, et, en me détournant, je découvris que le rocher auquel j'étais accroché avec angoisse, surplombait la mer ; les eaux, d'un vert sombre, étaient bien loin au-dessous de moi. Il me sembla grimper dans les nues ; le vertige me saisit et je crus avoir lâché mon point d'appui. Mais un nuage s'abattit sur nous,—les nuages sont bas dans ces régions,—et, grâce à ce faible voile, j'essayai d'oublier que j'étais suspendu dans le vide et que le moindre faux mouvement m'eût précipité à mille pieds dans l'abîme. Nous essayâmes tour à tour la pluie et le soleil ; nous étions couverts de poussière et de débris. En arrivant au sommet du Pali, j'étais étourdi, souffrant cruellement de la soif, la respiration coupée par de violentes palpitations de cœur. Ce fut ma dernière ascension ; nous la fîmes en deux heures et quarante minutes. C'était une véritable montagne d'obstacles. A coup sûr, aucun lépreux ne peut conserver l'espoir de l'escalader. Il n'y eut jamais d'endroit aussi sauvage consacré à de telles douleurs, à de si longues souffrances.

Avec la santé et de la société, on pourrait supporter le bannissement, mais ces lépreux meurent à petit feu. Ils demeurent assis, la plupart du temps, dans une attitude de